CG CINÉMA & PHOBOS FILMS PRÉSENTENT

M

"LUMINEUX"
SOFILM

"GRAND CHOC"
LE MONDE

UN FILM DE
YOLANDE
ZAUBERMAN

Locarno Festival
2018
Special Jury
Prize
Concorso internazionale



CG CINÉMA, PHOBICS FILMS & NEW STORY présentent

M

UN FILM DE
YOLANDE
ZAUBERMAN

FESTIVAL DE SEVILLA
Best Direction
Official Section

PRIX DE LA FRANCOPHONIE
Festival Cinéma Méditerranéen de Bruxelles
2018

71
Locarno Festival
Concorso internazionale
Special Jury Prize

LONDON FILM WEEK
2018
OFFICIAL SELECTION

BAYARD D'OR
DU MEILLEUR FILM
FESTIVAL INTERNATIONAL DU FILM FRANCOPHONE DE NAMUR

Sortie le 20 mars

France I 2018 I Yiddish – Hébreu I 1h46 I 1.85 I 5.1

Distribution
NEW STORY
contact@new-story.eu
01 82 83 58 90

new story

Presse
MONICA DONATI
monica.donati@mk2
01 43 07 55 22

SYNOPSIS

«M» comme Menahem, enfant prodige à la voix d'or, abusé par des membres de sa communauté qui l'adulait. Quinze ans après il revient à la recherche des coupables, dans son quartier natal de Bnei Brak, capitale mondiale des Juifs ultra-orthodoxes.
Mais c'est aussi le retour dans un monde qu'il a tant aimé, dans un chemin où la parole se libère... une réconciliation.





« EUX, C'EST NOUS »

Entretien entre Alice Diop et Yolande Zauberman

Alice Diop : J'ai regardé le film pour la seconde fois et à nouveau j'ai pleuré. Je n'ai pas vu en Menahem un personnage : je me suis vue en tant que Menahem.

Je me suis interrogée sur ce que les gens pouvaient te dire après les projections. Est-ce que certaines personnes te font des aveux ? Est-ce que les gens sont touchés parce que ça leur est arrivé ou est-ce la question de la résilience qui les touche, une notion qui est universelle ?

Il y a quelque chose sur la communauté qui est presque l'endroit le plus petit pour parler du monde, de la famille… Mettre la caméra à cet endroit c'est extraordinaire.

Comment faire un film si lumineux à partir d'un sujet si grave ? Je te vois comme une fée : tu es la fée des enfants blessés, d'ailleurs tu emploies ce terme « d'enfant blessé ». Tu aides Menahem et en même temps tu aides tous les enfants blessés à aller dans cette grotte, à redescendre dans cet enfer des souvenirs douloureux. Pour y consoler l'enfant blessé. Le consoler et peut être le réparer. Dans le film, tu aides tous les gens que tu rencontres de cette façon, c'est un peu comme si tu descendais dans la grotte avec eux et que tu les aidais à remonter ensuite vers la lumière.

Comment peut-on « lire » ce film quand on n'a pas été soi-même un enfant blessé ? Ça m'interroge… Si je devais te faire un aveu, je te dirais que ton film m'a consolée… un peu. Autant tu fais le film pour Menahem et Menahem fait le film pour nous, vous faites le film pour nous tous.

Le film s'impose partout. S'il gagne des prix, c'est qu'il rencontre tout le monde. Mais est-ce qu'il rencontre les enfants blessés que nous sommes tous ou est ce qu'il rencontre aussi autre chose ?

Yolande Zauberman : Il y a beaucoup d'enfants blessés. La blessure est quelque chose d'universel. Rarissimes sont les enfants qui n'ont pas eu un premier contact avec la sexualité brutal : soit verbal, soit sous forme de geste, soit encore pire. Pourtant on n'en parle quasiment jamais. On le partage très peu avec les autres.

Rares sont les familles au sein desquelles quelqu'un n'a pas été blessé. Et cette chose – le viol – se multiplie et se propage dans le silence.

La blessure se situe au même endroit que le plaisir. C'est cela qui fait que c'est quelque chose de profond, de fondateur, qui appartient à tout le monde et change le rapport à la politique, à l'obéissance, à la cruauté, à tout finalement.

Alice : Est-ce que tu as senti que poser la caméra dans un endroit si particulier, si fermé… et regarder le viol dans cet endroit-là, c'était parler du mondeé ?

Est-ce que tu en avais conscience ou est-ce que c'est quelque chose qui est apparu…

Yolande : J'avais conscience que c'était soit quelque chose qui nous regardait tous, soit il n'y avait pas de film. J'entrais dans un monde où je n'aurais jamais dû entrer. Si j'y entrais c'est qu'il y avait quelque chose que ce monde-là avait à me donner, me révéler. Un secret sur le viol.

Alice : C'est-à-dire, un secret ?

Yolande : Le secret, c'est ce qu'ils appellent le *Galgal*, le cercle vicieux : comment ne pas devenir violeur quand on a été violé ?

Ils sont obsédés par le Galgal. Comment ne pas passer à l'acte quand on a ça en soi ? S'il n'y a pas de lieu pour évacuer les pulsions ? Où peut-on en parler ? C'est le sujet de *M* le maudit de Fritz Lang. Il n'y a pas de violeurs heureux alors qu'il y a des criminels qui peuvent être heureux.

Le secret c'est aussi le nombre de viols – si fréquents depuis la nuit des temps que c'en est banal, comme la mort est banale, horrible mais banale puisque ça nous arrive à tous.

Alice : C'est ça qui est beau avec Menahem dans la discussion qu'il a avec son père, il se rend compte qu'il ressasse son malheur. Il est dans une colère qui ne trouve pas d'issue. Et là, avec son père quelque chose se résout, il emploie ce terme qui moi m'a profondément bouleversée : « Je comprends que mon frère a vécu des choses pires que moi mais il s'en est sorti mieux que moi parce que tu t'es battu comme un lion pour lui. » Au fond, ce que tu fais avec lui et ce que le film fait pour lui et pour nous c'est se battre comme un lion pour qu'il y ait cette reconnaissance.

C'est pour cela que lorsque tu poses ta caméra devant un cimetière, tout le monde vient à toi et te dit et te parle et reconnait et te fait des aveux… C'est la nécessité de parler, de rompre le silence… Il y a quelque chose dans le film qui fait du bien.

Yolande : En fait, on était une petite troupe illuminée, et les gens avaient envie de se joindre à nous. Il y avait quelque chose de si solaire… Menahem ça lui arrivait de chanter dans la rue, de raconter son histoire à toute la rue. Le rapport à la vérité a toujours quelque chose de joyeux.

Et la vérité dans ce monde-là n'est pas un conte de fée. La Bible c'est brutal comme Shakespeare c'est brutal.

Nous, on dit à nos enfants : « Tout va bien, tout va aller bien. » On sacrifie énormément à cette idée de sécurité. Le monde hassidique travaille tous les jours dans la prière, la philosophie, la brutalité du monde. Quand Menahem arrive et dit aux passants qu'il a été violé, les gens ne se demandent pas : « Qu'est-ce qui se passe ? ». Ils répondent à une

situation qui fait partie de la vie. J'étais bouleversée par leur rapport à la vérité qui est une des clés de la bataille. Une fois que l'histoire sort, la lumière est là.

Alice : Oui, parce qu'encore une fois, c'est un film très lumineux sur un sujet terrible, très grave mais qui ne nous noie jamais dans l'horreur de ce qui est exposé. On accompagne des personnes sur le chemin de leur propre vérité. Que ce soit ce jeune fiancé qui ne sait même pas qu'il a besoin de réparer sa sexualité. C'est très beau le chemin qui est fait avec lui, le chemin que Menahem fait avec lui. Et cet autre homme qui dit : « Moi j'ai été violé et j'ai été pris dans un cercle vicieux, mais je me suis soigné et j'ai été voir la famille de l'enfant et aujourd'hui je peux me regarder en face ». Ça aussi c'est très beau, je ne savais pas qu'on pouvait éprouver de l'empathie pour quelqu'un qui dit : « J'ai violé un enfant ». Je ne savais pas qu'on pouvait se sentir si proche de lui.

Yolande : Et pourtant, c'est ce que tu dis toujours. Dès qu'il y a un rapport à la vérité, il peut y avoir de l'empathie. À partir de là, tout devient humain.

Alice : Tu as tourné en combien de temps ?

Yolande : Entre la première fois où j'ai appuyé sur le bouton et le moment où la post production s'est terminée deux ans se sont écoulés.

Alice : C'est rapide, parce qu'il y a une vraie transformation. Le film a fait bouger Menahem, fait bouger les gens, il y a quelque chose qui se construit, qui se consolide, qui se répare et je pensais que c'était beaucoup plus long.

Yolande : Pour moi c'est assez long parce que j'ai toujours fait des documentaires rapidement. J'ai toujours tourné dans des conditions clandestines donc je n'avais pas le droit de m'éterniser. Là, on faisait des petits tournages, sauf un qui a duré trois semaines.

Alice : Vous étiez tout le temps ensemble ?

Yolande : Pendant ces tournages oui.

Alice : Comment vous déterminiez les séquences que vous vouliez tourner ?

Yolande : Ma première intuition c'est qu'il fallait tourner de nuit. Ensuite, c'était vraiment au fur et à mesure. Pour les autres, c'était assez compliqué et en même temps assez simple parce que c'était un tournage qui bougeait, un peu comme un oiseau de nuit.

Alice : Et vous décidiez toujours de ce que vous alliez faire le lendemain ?

Yolande : Oui, c'était plutôt en termes de lieux et de rendez-vous que ça se passait.

Alice : Il y a plein de situations, comme par exemple la situation au cimetière où les gens viennent à vous.

Yolande : Le premier tournage a duré une nuit. J'avais amené la caméra pour la donner à un homme, je pensais que je ne pouvais pas tourner le film parce que je suis une femme. La veille, j'avais dîné avec l'éditrice du Seuil qui va publier un livre écrit par Selim Nassib sur les pas du film et elle m'a dit : « Toi, mais tu peux tourner où tu veux ! ». C'est vrai qu'avec

une caméra, malgré mes cheveux roux, je deviens comme invisible. Alors j'appuie sur le bouton et je me rends compte que personne ne m'empêche de tourner. Donc, on revient un mois plus tard.

Alice : Et c'est là que vous rencontrez le jeune fiancé ?

Yolande : Oui, le premier ou le deuxième soir, Shmili. Il allait se marier, il avait peur, il avait été violé.

Quelques jours plus tard, j'avais envie de sortir de Bnei Brak. Je ne sais pas, une intuition. Je me suis dit allons sur le port de Jaffa, la ville arabe. Et c'est là qu'on rencontre cet homme qui a été violé et qui est devenu violeur. Cet homme avec ses papillotes, c'était plus qu'improbable, presque de l'ordre de la magie.

Ces deux rencontres ont rythmé le film et lui ont donné son présent.

Alice : Oui, je trouve les scènes à l'intérieur de la communauté d'une grande beauté, d'une grande sensualité même. À aucun moment je n'ai un jugement sur les gens que je vois. Je sens le plaisir que tu as à les filmer, à filmer les rituels, les chants religieux, les danses, la prière. Il y a une tendresse que tu as pour eux qui est assez remarquable. En voyant les visages, les enfants, j'ai envie de les protéger… D'ailleurs c'est ce que tu dis avec la phrase de Kafka qui clôture le film : « Je suis à la fois là pour vous défendre et pour vous assigner à un devoir de vérité… ». C'est ce qui fait que l'on peut regarder ces scènes sans jamais être dans la binarité. J'ai ressenti le plaisir que tu avais à les filmer.

Yolande : Un plaisir insensé. Et tous les gens qui étaient avec nous ont eu un plaisir incroyable à marcher dans les rues, à être confronté à cette vitalité. Ce n'est pas un monde bourgeois c'est un monde qui vit jour et nuit dans l'étude. Quand Menahem arrive et qu'il se met à chanter tout le monde se met à chanter avec lui. Les gens n'ont pas de télé, pas de radio, pas de cinéma. Donc c'est ce qui se passe à la synagogue et dans la rue qui devient le spectacle. Je souriais tout le temps quand je filmais et ce sourire et le yiddish que je parle a été une porte d'entrée formidable. Ce monde, je le regardais de l'extérieur jusque-là. J'éprouvais une forme de fascination et en même temps de répulsion. En y entrant avec Menahem, c'est-à-dire à travers une blessure, avec un couteau comme tu dis, c'est tout mon amour qui a pu s'exprimer.

Alice : Il n'y a que toi qui peux le faire, c'est-à-dire qu'il n'y a que toi qui peut entrer à cet endroit-là, parce que tu es à la fois dehors et dedans. C'est ça qui fait de ton film un film remarquable et un film de toi : c'est parce qu'il n'y a que toi qui peut aller à cet endroit-là avec ce couteau. Quelqu'un d'autre ne pourrait pas je pense.

Yolande : Peut-être…

Alice : En tant que cinéaste je pense qu'on est chacun à la place où l'on doit être et en faisant ce film tu es exactement à la place où tu peux être et où tu dois être.

Yolande : Si j'y réfléchis, j'ai toujours fait des films d'amour à des endroits improbables. Je ne filme que quand mon cœur voit.

Alice : C'est beau…

Yolande : Sinon je ne vois plus rien.

Alice : En fait, tu nous emmènes dans un endroit où l'on n'aurait pas pu aller sans toi.

Yolande : Là où Menahem nous emmène.

Alice : Menahem n'y serait surement pas allé si tu n'étais pas là. Je pense qu'il est trop fragile et le film soutient quelque chose de sa fragilité. Je pense qu'il était bloqué à un endroit et que le film est venu débloquer ce quelque chose.

Le film a débloqué quelque chose où moi j'étais dans un ressassement, encore pire que le ressassement, le ressassement du déni. A la fois dans un truc de « ça ne m'a pas atteint », à la fois ça m'a tellement atteint que je ne m'en sors pas de ce truc-là parce que je n'en ai jamais rien fait.

Dans la complexité de l'âme humaine il y a quelque chose de vrai, de précis et de moins propice à la critique facile de « eux, c'est pas moi ». Au contraire, avec toi, « eux, c'est nous ». Ça nous parle de nous, de nous tous, religieux ou pas et ça c'est très fort.

Yolande : J'aime ça, que ce soit « dans » et pas « sur », parce que je n'explique rien de ce monde. C'est eux qui nous expliquent. Nous, on n'explique rien. On rend juste intime le rapport entre le spectateur et la communauté.

Alice : J'ai l'impression de ne jamais avoir vu cette communauté représentée de manière aussi concrète. J'ai l'impression d'être à l'intérieur avec eux et d'être avec des personnes, de ne pas les enfermer dans ce statut religieux.

MENAHEM LANG

Menahem en hébreu, ça veut dire le consolateur. Enfant, Menahem Lang chantait des chants liturgiques et sa voix exceptionnelle faisait le ravissement de Bneï Brak. Mais le gamin au sourire clair cachait un secret que personne ne voulait entendre… À l'âge de vingt ans, il rompt avec sa ville natale, abandonne ses habits religieux, se coupe les papillotes et va vivre à Tel-Aviv où, avec l'aide d'Amos Gitaï, il devient acteur. Quelques années plus tard, il trouve le courage de dénoncer à la télévision israélienne les sévices dont il a été victime. Le scandale est énorme. Menahem reçoit des menaces et ne remet plus les pieds à Bneï Brak.
Il y revient dix ans plus tard avec nous.
M c'est lui.





BIOGRAPHIE DE YOLANDE ZAUBERMAN

Elle est une des voix les plus singulières du cinéma documentaire français. Une auteure sans filtre, sans inhibition, rompue aux sujets les plus sensibles et aux terrains d'enquêtes les plus brûlants. Née à Paris, diplômée en histoire de l'art et en économie, Yolande Zauberman s'est initiée au cinéma auprès du réalisateur Amos Gitaï. En 1987, elle signe un premier documentaire, sur l'apartheid en Afrique du Sud, *Classified People*, qui remporte de nombreux prix dont le Grand Prix du Festival de Paris. Son second film, *Caste Criminelle* (1989), tourné en Inde, est sélectionné au Festival de Cannes. Trois ans plus tard, elle réalise sa toute première fiction en Yiddish avec *Moi Ivan, toi Abraham*, qui obtient des prix partout dans le monde dont le Poisson d'Or au Festival de Moscou et le Prix de la Jeunesse au Festival de Cannes.

Artiste pluridisciplinaire, alternant le documentaire et la fiction, le long-métrage et le court, l'art vidéo et l'art narratif, Yolande Zauberman a inventé sa propre voie d'expression à travers des films qui ont toujours suscité des vifs débats, parfois des controverses. Son cinéma investigue les zones d'ombre, brise les interdits, libère la parole et force l'écoute. Il met en scène des couples d'« ennemis », s'attaque à travers des histoires d'amour aux lieux de pouvoirs, qu'ils soient religieux ou économiques ; il nous confronte à des réalités maintenues sous silence ; et rend désirable les solitaires, les marginaux, les sacrifiés.

En 2011, son film *Would you have sex with an arab?*, présenté à la Mostra de Venise, ouvrait un vaste débat sur les conditions de vie des Arabes israéliens, en abordant la question très sensible des relations sexuelles dans cette région du monde fragilisée.

Avec sa caméra-pirate, infiltrant les zones secrètes de Tel-Aviv, la cinéaste s'interrogeait sur les tabous en Israël, sans juger ni provoquer, simplement en recueillant les témoignages, en capturant les portraits. Son nouveau film, *M*, prolongera cette réflexion à travers un sujet encore plus sensible : le viol des petits garçons. Un film tourné en yiddish au cœur des communautés juives orthodoxes.

FILMOGRAPHIE

1988 ***Classified People***
——— Nomination aux César – catégorie Meilleur Court métrage Documentaire

1993 ***Moi Ivan, toi Abraham***
——— Festival de Cannes – Prix du jeune public
——— Festival de Toronto

2004 ***Paradise now – Journal d'une femme en crise***
——— Festival de Berlin – Forum

2011 ***Would you have sex with an Arab?***
——— Mostra de Venise – Orrizonti

2018 ***M***
——— Locarno – Prix Spécial du Jury
——— Namur – Bayard d'Or du Meilleur Film
——— Hambourg – Mention Spécial du Jury
——— Seville – Prix de la Meilleure Réalisation
——— Festival Cinéma Méditerranéen de Bruxelles – Grand Prix de la Francophonie
——— London Film Week – Prix du Jury



LISTE TECHNIQUE

Réalisatrice — Yolande ZAUBERMAN
Son — Sélim NASSIB
Montage image — Raphaël LEFÈVRE
Montage son — Philippe DESCHAMPS, Xavier THIEULIN
Mixage — Xavier THIEULIN
Étalonnage — Yov MOOR
Producteurs — Charles GILLIBERT, Fabrice BIGIO, Yolande ZAUBERMAN